

D'autres vous ont fait ou vous feront la chronique des eaux. A cette heure, il n'est plus question de tournées maritimes, rhénanes ou pyrénéennes. Les plus retardataires et les plus vagabonds ont déjà regagné le gîte, et Paris, gorgé d'eau de Vichy, saturé de Barèges et de chlorure de sodium, après avoir fait tout l'été la roue à Bade, Cauterets, Hambourg, Spa, Dieppe, Ostende et Trouville, rentre aujourd'hui dans sa baignoire comme un honnête bourgeois qu'il est.

C'est fort bien fait, et nous le suivrons, s'il vous plaît, dans cet humble asile. Pour le produire à vous sous ce simple appareil, nous n'attendions que son retour, car, après tout, le personnage est un sujet d'observation inépuisable, et mérite bien qu'on l'étudie de dos, de face ou de profil.

Quoique nous ne fassions partie d'aucune société savante et n'ayons pris part de notre vie à aucun congrès scientifique, nous savons pourtant, comme un autre, quand il le faut absolument, remonter à l'origine des choses. Nous ne voulons pas faire de l'archéologie à propos de bains à domicile, et nous ne bâtirons l'histoire d'aucun *therme* sur un fragment de brique rouge; mais nous estimons cependant que nos lecteurs seront bien aises de trouver ici quelques notions sur la façon dont leurs ancêtres usaient du bain et du peignoir. Tout lecteur est envieux et désireux, je pense, de voir à nu ses devanciers. C'est pour satisfaire ce penchant, si marqué dans ce temps de feuilletons historiques où l'on exhume tout, jusqu'aux *Mystères de Rome*, que nous nous résolvons à étaler ici un peu de science — à l'eau de pompe.

L'art du baigneur, il faut le dire, est, hélas! dans l'enfance, ou plutôt il revient à ses rudiments primitifs à force de décrépitude. Qu'est-ce que nos baignoires, disgracieuse et mesquine invention, digne du roi Procuste, auprès de l'appareil compliqué, raffiné, dont usaient les peuples anciens? Mais n'anticipons pas sur cette démonstration; elle se déduira singulièrement perfectionnés au siècle d'Homère, témoin plusieurs passages de l'Odyssée et entre autres celui-ci où Ulysse, racontant l'hospitalité de Circé, s'exprime en ces termes: « Une Nymphe apporta de l'eau, alluma du feu et dis-

### Paris au bain.

J'aime à supposer, pour l'honneur de nos premiers pères, que l'art et l'usage du bain remontent à une antiquité aussi lointaine que possible. Dès les temps héroïques, on les trouve introduits chez les Grecs par les Orientaux, et déjà

posa tout pour le bain. J'y entrai quand tout fut prêt: on versa l'eau chaude sur ma tête, sur mes épaules; on me parfuma d'essences exquises, et lorsque, ne me ressentant plus de tant de peines et de maux que j'avais soufferts, je voulus sortir du bain, on me couvrit d'une belle tunique et d'un manteau magnifique. »

Il y a loin de ce peignoir au linge grossier que nous jetons, après le bain, sur nos épaules grelottantes.

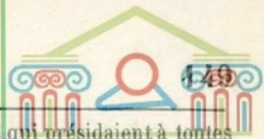
Le bain n'était toutefois chez les Grecs qu'une annexe obligatoire du gymnase. L'usage de la païestie et des jeux corporels l'avait répandu; mais ce besoin ne dégénéra point en luxe. Au sortir de l'arène où quotidiennement ils exerçaient leurs membres et préparaient leurs forces, en vue des luttes olympiques, les jeunes hommes passaient dans le *balneion*, et s'y purifiaient de la sueur et de la poussière dont leur corps était ruisselant ou imprégné. Aucun établissement n'était affecté aux ablutions des femmes. Aspasie, Laïs et Lamia étaient contraintes de se baigner à domicile. Il est indubitable que leurs palais offraient tous les moyens de prodiguer dans leur personne, sinon dans leur vie, la pureté exquise dont Aphrodite marine leur avait fourni le leçon; mais de même qu'il n'était pas donné à tous de visiter Corinthe, le faste des bains privés ne pouvait convenir qu'aux somptueuses demeures et aux fortunes royales des hétaires; aussi l'absence de bains publics accessibles aux honnêtes femmes, contribua-t-elle peut-être à jeter quelque jour sur le prodigieux succès de ces immortelles courtisanes.

La science du bain, comme tous les arts et toutes les molleses de la vie, fut empruntée des Romains aux Grecs. Elle ne tarda point à atteindre dans Rome son plus haut point de perfection. Les enfants de la louve sont les grands étuvistes et les grands baigneurs de l'antiquité. Ce n'était pas seulement du pain et des spectacles qu'il fallait au peuple, mais des bains; et ce qui le prouve, c'est que les empereurs les plus impopulaires, le plus justement décriés,



J. de Lang





cherchaient à se gagner la faveur du public par la construction de thermes somptueux, témoin Néron, qui en bâtit un très-grand nombre, et eut l'attention, aussi délicate qu'originale, de faire venir dans ceux dits d'Agrippa l'eau de mer, afin que la canaille de Rome pût, à son choix, se détremper dans l'eau salée ou dans l'eau douce.

Grâce à Vitruve, à Athénée et à Pline surtout (voir la description de sa princière maison de campagne), on possède des notions fort exactes sur le mode d'ablution du peuple souverain. La science thermale était poussée à Rome à un raffinement inouï et qui doit nous faire grande honte, à nous autres peuples spiritualistes.

Voici ce qu'en l'année du Christ, quatre-vingt ou cent, la plèbe infime, le dernier portefaix de Rome, pouvait obtenir de jouissances et de confort pour un quadrant, une meque monnaie imperceptible, à peu près comme le liard, dont tout le monde parle et que personne n'a jamais vu.

Les thermes, ainsi qu'à Paris même on en peut avoir une idée fort affaiblie par ceux de Julien, construits, il faut s'en souvenir, pour une petite ville de province, occupaient une immense superficie, nécessaire au vaste développement de toutes les salles et appareils qui composaient un bain public.

Le baigneur, s'il le jugeait convenable, était d'abord introduit dans le sphéristère, lieu consacré aux exercices gymnastiques, et notamment au jeu de paume. Après s'y être récréé, il entrait au vestiaire, nommé apodytère, et y dépoilait ses vêtements, confiés aux mains de gardiens particuliers, nommés capsaires.

Du vestiaire, le baigneur, passait dans l'onctuaire, salle affectée aux frictions et au dépôt d'huiles de tous genres; puis de là au bain proprement dit, ou callida lavatio.

Un vaste bassin (lacrarium), rempli d'eau chaude sans cesse renouvelée, occupait le centre de la salle. Les baigneurs s'y introduisaient au nombre de douze ou de quinze. On leur versait de l'eau sur la tête, les épaules, et, au sortir de là, on les frictionnait avec le strigil (brosse, étrille).

Ils entraient de là dans l'étuve pour s'y offrir à la vapeur (concamerata sudatio); puis ils passaient au tépidaire, où on les abluit d'eau tiède; puis enfin ils pouvaient, suffisamment préparés par cette gradation savante, affronter sans inconvénient le frigidaire, où les recevait une piscine d'eau froide assez vaste, pour que l'on pût commodément s'y livrer à la natation. Il y avait dans la même salle le baptistère, destiné aux ablutions partielles, puis des reunctores, employés

qui massaient de nouveau les baigneurs et leur enduisaient le corps d'essences. Dans les thermes bien organisés, il y avait jusqu'à trois onctions. On y trouvait aussi, outre les bains communs, des baignoires d'airain et de marbre, dont



quelques-unes suspendues et balancées par des esclaves, afin que le baigneur eût le double plaisir du bercement et de l'immersion. Je passe sous silence une multitude de vases et d'ustensiles répartis dans les diverses salles, attestant le soin

minutieux et la recherche précieuse qui présidaient à toutes les phases du bain, tour à tour chaud, tiède, froid. Après l'immersion dans la dernière eau, le baigneur était enveloppé dans le sindon, ample étoffe de laine qui séchait et réchauffait son épiderme. Puis il rentrait pour s'habiller au vestiaire, d'où il lui était loisible de retourner à la salle des jeux et des exercices, afin de compléter par le mouvement physique la réaction qui rend salutaire le bain.

Tout ce vaste appareil était porté au degré de chaleur convenable par l'hypocaustum, immense four chauffé de toute espèce de bois, excepté celui d'olivier, et dans lequel, pour attiser une flamme égale partout, les fornacatores (chauffeurs) faisaient rouler des globes de métal enduits d'une couche de térébenthine.

Les esclaves chantaient en frictionnant le public, comme font encore en Orient les baigneurs de profession; mais il n'était pas de bon ton de chanter soi-même dans le bain, ainsi que nous l'apprend Théophraste.

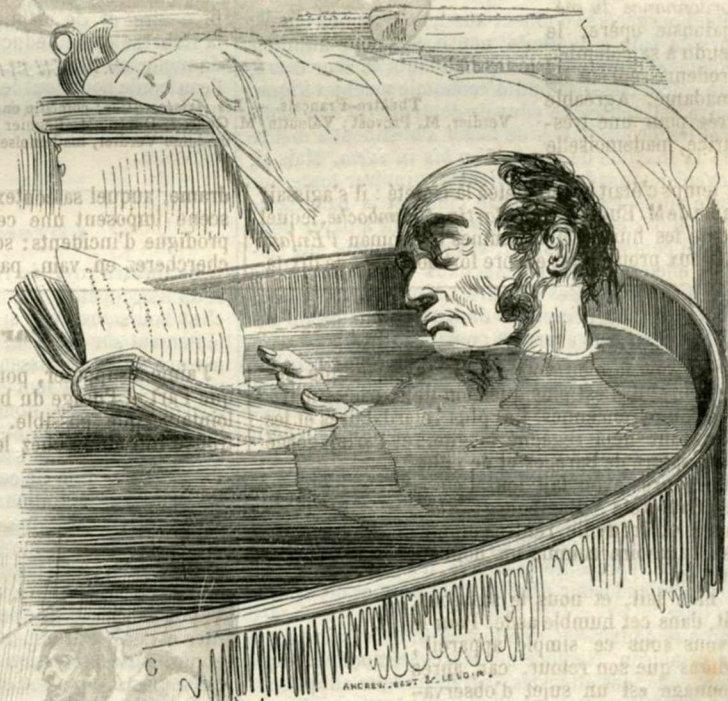
Les principaux thermes étaient d'une grande magnificence: les empereurs y prodiguaient le marbre, le bronze, les peintures. Les femmes y étaient admises, séparément des hommes d'abord; mais plus tard, et malgré les défenses d'Adrien et autres empereurs vertueux, le débordement sans cesse croissant des mauvaises mœurs y amena souvent la promiscuité des sexes.

Les bains précédaient d'ordinaire le repas du soir. Ils étaient ouverts à deux heures de l'après-midi, et se prolongeaient jusqu'à la brune. Le son d'une cloche avertissait le public de l'instant précis où il pouvait prendre le bain.

On peut juger, par ce très-court aperçu du bain-omnibus chez les Romains, de ce qu'étaient les thermes particuliers des riches, des Mécène, des Atticus, des Crassus, et mieux encore ceux des empereurs voluptueux et dépravés, ou des Julie, des Messaline, des Faustine.

Introduites dans les Gaules, les habitudes thermales des Romains s'y perpétuèrent, bien que singulièrement obliérées, jusque vers l'époque où le bain d'étuve fut importé d'Orient en Europe par les croisés, avec la peste, l'ogive, et divers autres apanages de la société sarrazine.

Cette innovation eut le plus grand succès, et les étuvistes ne tardèrent pas à se multiplier dans Paris. Le prix d'admission fut d'abord fort modique: il était fixé à deux deniers parisis pour le bain d'étuve simple, et à quatre pour le bain



suivi de l'immersion dans une baignoire. Mais bientôt le luxe porté dans ces établissements rivaux en éloigna le peuple, qui fut longtemps réduit aux seuls bains de rivière, dans des toues, bateaux fixes amarrés dans la Seine, couverts de toiles, pourvus d'échelles et de pieux plantés de distance en distance qu'embrassaient les baigneurs pour résister au courant.

Quant aux étuvistes, ils étaient encore, au milieu du siècle dernier, en possession de recevoir exclusivement la classe riche, et ce que nous nommons baigneurs aujourd'hui n'existait même pas. L'auteur de l'Encyclopédie n'en fait aucune mention. L'aristocratie avait ses bains domestiques, car c'est ainsi que les désigne Diderot, en conseillant de déployer dans leur ornementation toutes les richesses du luxe et de la fantaisie; mais le nombre des baignoires publiques était excessivement restreint.

En 1760, un nommé Pothevin, baigneur étuviste, s'avisait de faire construire sur la Seine deux bateaux de près de cinquante mètres de longueur, supportant un étage de constructions divisées par un large couloir ouvrant de chaque côté sur une rangée de cellules qui donnaient vue sur la rivière. Il avait su utiliser et économiser l'espace, ce à quoi ses devanciers avaient jusqu'à ce jour fort mal réussi, et chaque bateau pouvait contenir environ trente cabinets de bains. L'un fut amarré au pont Royal; l'autre resta mobile, allant d'un point à l'autre, selon les besoins du moment. Cette idée si simple, dont l'invention est à tort attribuée à M. Vigier

père, eut un succès d'enthousiasme. Le lieutenant de police, le prévôt des marchands, l'Académie de médecine, voire l'Académie des sciences, battirent des mains, comme s'il se fût agi d'une nouvelle planète, et l'honnête Pothevin reçut ap-



probation et privilège; il fut choyé, complimenté, et, ce qui vaut mieux, enrichi. Son échafaudage flottant porta un coup funeste à l'industrie de ses anciens confrères, les barbiers-étuvistes, dont il ne restait plus que huit ou dix à peine dès

l'an 1780. A cette époque on comptait déjà 250 baignoires publiques.

L'assemblée constituante acheva de détruire les étuves et les étuvistes, en abolissant les privilèges des corporations comme ceux de la noblesse et du clergé, et en ouvrant ainsi une libre carrière au génie naissant des baigneurs. Plusieurs très-grands établissements de bains furent fondés vers cette époque, entre autres ceux du Vauxhall et du Temple; plus tard, sous l'empire, les bains Chinois et les célèbres bains Vigier. Néanmoins, la progression de ce genre d'industrie sous la république et sous l'empire est insignifiante, si on la compare au développement qu'elle a pris dans ces trente dernières années. En 1816, le nombre des baignoires publiques de Paris n'était encore que de cinq cents, et en 1832, il atteignait déjà le chiffre comparativement énorme de deux mille trois cent soixante-quatorze, sans parler de mille cinquante-neuf baignoires mobiles: en tout, près de trois mille cinq cents. J'ignore quel est le chiffre actuel; mais il doit s'être pour le moins accru dans la même proportion. C'est là apparemment un bienfait de la paix. Je ne m'étonne pas si Rome défendait d'employer l'olivier pour le chauffage des thermes.

Les progrès de l'hygiène et du bien-être public peuvent aussi revendiquer leur part dans cet accroissement. A mesure que s'élève le niveau général, les instincts de délicatesse se développent, et les riches n'ont plus désormais le privilège d'être propres et bien vêtus. Réciproquement, l'habitude des



soins corporels exerce une heureuse influence sur la santé publique qui va s'améliorant, et, dans le nombre des pratiques que recommande l'hygiène, l'usage des bains doit certainement figurer sur la première ligne.

L'établissement des pompes à feu de Chaillot et du Gros-Caillon, et la dérivation des eaux du canal de l'Ouercq pour les quartiers les plus distants de la rivière, ont beaucoup contribué au développement du système thermal de cette immense ville. Le volume d'eau débité ainsi dans Paris fournit largement à tous les besoins et rend accessibles à tous les bains chauds, dont le prix varie de soixante centimes à un franc, non compris, il est vrai, quelques accessoires.

Cette rétribution n'est point tellement forte que les plus petites bourses n'y puissent atteindre, ou tout au moins quelquefois l'an. Paris est peut-être au surplus la ville du monde où l'on rencontre le plus souvent l'exquiseproprété dans l'extrême misère. Il est peuplé de jeunes filles qui, selon l'expression d'Alfred de Musset, « se laisseraient mourir de faim en se frottant les mains de pâte d'amande. » Ce n'est pas toujours sur le palier des étages inférieurs que s'arrêtent les baignoires portatives. Il est dans les mansardes et presque sur les toits toute une population riche de sa jeunesse, de sa gaieté, qui nourrit des oiseaux, qui cultive des fleurs, qui entretient avec amour le petit *chez-soi* ignoré, population gentille, proprette comme l'hermine et qui semble comme elle avoir pris pour devise : *Potius mori quam fedari*. Les établissements de bains n'ont pas de meilleure clientèle, et il n'est si pauvre quartier qui n'en compte au moins deux ou trois. On n'a pas toujours précisément de quoi dîner, surtout dans les années de disette; le bois manque parfois, le terme est en retard; mais, dans un tiroir de commode entrouvert, il est bien rare de ne pas apercevoir un peu de linge blanc, un bout de brodequin verni, des gants, — puis le cachet de bain.

Les hétaires modernes poussent jusqu'au fanatisme le soin de leurs précieuses et aimables personnes. A elles les bains de son, les bains de lait, tout ce qui entretient la beauté, répare les excès et ravive le teint. Les nuits de bal sont aux baigneurs ce que les épidémies sont aux médecins, et le carnaval vaut pour eux la grippe ou même le typhus. Les hétaires ne vont pas, plus que Lais et Phryné, dans les maisons de bains. Elles font de leur hudoir un cabinet thermal et de leur escalier une véritable cascade, désespoir et effroi du portier malheureux que tant de propreté condamne à un nettoyage perpétuel. Ce n'est pas que les baignoires portatives soient d'un usage plus agréable que les autres, mais c'est mieux porté, disent ces dames. Tout cède à la raison d'état.

D'honnêtes bourgeois se donnent aussi, de temps en temps, les douceurs du bain à domicile, non certes pour humilier par le déploiement d'un tel faste les habitants de leur carré, mais, par un calcul très-profond d'économie machiavélique. Une baignoire est censée ne pouvoir contenir qu'une seule personne, et les propriétaires de bains s'obstinent à mettre en pratique la maxime de droit : *Nom bis in idem*. Mais si, par un moyen détourné, on parvient à y insérer toute une famille, voire après les hommes, le chien et la batterie de cuisine, n'est-il pas évident qu'il y aura profit à payer double un bain qui comptera pour six, et vaudra même une lessive? On fait encore de ces calculs dans certaines régions ténébreuses et marécageuses de Paris, où les maisons sont noires, les rues bourbeuses, et dont les habitants ne paraissent professer aucune aversion pour l'eau trouble.

Quelques individualités se montrent encore plus rebelles aux tendances saines et éminentes de la population de Paris. On était parvenu à envoyer au bain un homme d'esprit et de talent, renommé pour sa malpropreté. Quand il en revint, ses mains paraissaient protester contre la contrainte morale imposée à leur propriétaire. — Vous n'êtes donc pas allé... où vous savez? lui dit-on. — Si fait, répondit-il, j'en suis sûr. — Mais vos mains, regardez-les donc! — Ah! c'est vrai, dit-il, j'ai lu au bain. — Mais si heureux que le personnage représenté ci-contre, il n'avait pas même eu la chance de s'endormir dans sa baignoire et d'y laisser tomber son livre.

J'ai connu une douairière, que le seul mot de bain faisait tomber en pamoison. Nombre de ses contemporains, qui datent, comme elle, des étuvistes, partagent cette antipathie.

Le fameux comédien Rosambeau, ce bolème que Victor Hugo et Jules Janin avaient pris sous leur protection, inutilement pour lui, hélas! vivait dans une profonde misère, et poussait l'incurie physique à un tel point, que ses camarades de l'Odéon, tout pauvres qu'ils étaient, se cotisèrent un jour pour l'envoyer aux bains Taranne. On lui vota, séance tenante, une somme de trente sous, et, dans la crainte qu'il ne dilapidât les fonds, on le mena jusqu'à la porte de l'établissement thermal. Au bout d'une heure, Rosambeau revint comme il était parti. On l'accabla de reproches, en lui demandant compte des sommes, fruit d'un suprême effort, qu'il avait follement dissipées. — Ma foi, dit-il, voilà ce qui m'est arrivé : comme j'entraîs, on m'a présenté une petite tablette sur laquelle j'ai lu : *Croûte au pot*. J'ai pensé que c'était une espèce de bain. J'ai demandé une de ces croûtes. Au lieu de baignoire, on m'a apporté un fort bon bouillon dans un bol. Je l'ai bu, et, par là-dessus, j'ai avalé un verre de vin. J'en ai eu pour vos trente sous. — Inutile d'ajouter que l'Odéon renonça pour jamais à blanchir Rosambeau, qui mourut dans l'impénitence et la malpropreté finales.

On ne saurait trop conseiller, moralement et hygiéniquement, l'usage du bain. Le bain répare les fatigues, rétablit l'équilibre dans les fonctions de la vie, décentralise les fluides trop refoulés à l'intérieur et calme les transports du cerveau. C'est à l'aide du bain que Paris résiste aux veilles et aux dépenses de toute nature que lui imposent son énorme activité intellectuelle, mondaine et autre, et son état quasi-fébrile de surexcitation incessante. C'est par des bains tièdes de six heures que Napoléon, malgré l'impatience de son humeur, lutta contre les attaques sourdes de l'affection

chronique d'entraîles qui le minait à son insu. Le bain détend les nerfs, élucide l'esprit, et rend peut-être l'homme meilleur. — C'est au bain qu'Archimède découvrit la loi de la pesanteur spécifique. — Henri IV, roi d'Angleterre, était au bain lorsqu'on vint lui annoncer que deux veuves opprimées imploraient l'aide de sa justice. Il quitta le bain aussitôt, donna audience aux requérantes, et cette circonstance lui donna l'idée d'instituer l'ordre du Bain dont les récipiendaires, au dire des chroniqueurs, étaient assujettis à recevoir au bain l'investiture de leur ordre. C'est là l'apothéose du bain. — Caton s'ouvrit les veines en se plongeant au bain, ce qu'il n'eût pas fait peut-être, s'il eût donné le temps à l'ablution de ramollir ses fibres et son courage atroce, selon l'expression d'Horace. — Il est indubitable que Marat, dans cette baignoire sordide où le frappa Charlotte, était animé de pensées philanthropiques et humaines. Il avait consenti à recevoir Charlotte d'urgence, sur cette simple annonce que la jeune fille normande, étrangère, inconnue, paraissait avoir besoin de lui. Il s'occupait d'une œuvre de charité au moment où la mort vint fondre sur lui, et le pinceau de David a reproduit ce billet qu'il traçait la minute d'avant sur la planche grossière posée en travers de sa baignoire et qui lui servait de pupitre : « Vous donnerez cet assignat de 3 francs à cette veuve, mère de cinq enfants... »

J'ai dit que l'industrie des bains était singulièrement rétrograde chez nous. Une simple baignoire, une étroite cellule; un mélange d'eau froide et d'eau chaude combinés sans les secours du thermomètre; point de confort, de lits de repos, de transitions ménagées; absences totales de frictions, d'omctions, d'essences et de massage; un passage brusque de la chaude température du bain chaud au froid, souvent presque glacial, de l'air ambiant, sans autre palliatif à ce supplice réel qu'un peu de linge à peine chaud, voilà tout ce que la science contemporaine du baigneur a su inventer pour répondre à l'empressement du public. Il faut excepter toutefois de cet ostracisme deux ou trois établissements luxueux, comme Tivoi et les Néothermes, qui offrent, il est vrai, un peu plus de ressources aux baigneurs aristocratiques, bien que les palefreniers de Rome fussent cent fois mieux traités pour le centime du prix, lequel, par son élévation, rend tout à fait inabordable à la classe pauvre et même à la classe moyenne ces thermes encore si incomplets. Aussi le public commença-t-il à en revenir aux bains d'étuves ressuscités de toutes parts sous les pseudonymes exotiques de bains russes, bains égyptiens, bains turcs, ou, plus simplement, bains de vapeur, avec addition de frictions convenables, de lotions, massage, immersions consécutives ou préalables, lits de repos, chaudes étoffes, et tout ce que réclament les intérêts de bien-être et de raffinement développés par le progrès de la richesse et de l'éducation publiques. Que les baigneurs à domicile ou autres se préoccupent de cette tendance, car l'eau coule pour tout le monde, et, s'ils n'y prennent garde, quelque nouveau Poithevien pourrait bien à leur tour les supplanter, comme le premier avait fait autrefois des barbiers-étuvistes.

F. M.